Écrire de sa prison

L'expérience de Théophile de Viau

Michèle Rosellini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3347>

DOI : 10.4000/ccrh.3347

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2007

Pagination : 17-37

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Michèle Rosellini, « Écrire de sa prison », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 39 | 2007, mis en ligne le 10 octobre 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3347> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3347>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Écrire de sa prison

L'expérience de Théophile de Viau

Michèle Rosellini

- 1 Les écrits de prison de Théophile ont longtemps été traités comme documents de son procès. La tendance était dominante à l'époque où l'historiographie s'attachait à constituer la chronologie et les enjeux d'une affaire qui n'intéressait pas seulement la biographie d'un homme de lettres, mais l'histoire littéraire du XVII^e siècle dont elle était une césure majeure. L'éditeur des pièces du procès, Frédéric Lachèvre¹, avait donné indifféremment à tous les textes du corpus – les poèmes comme les factums et apologies – le statut d'archives. Antoine Adam, en tant que premier biographe du poète libertin, leur avait fait un sort à part, dans le chapitre de son ouvrage consacré au procès et à la mort de celui-ci², pour combler la pénurie des sources sur cette période. Mais des travaux récents leur ont restitué leur statut d'œuvres littéraires. Joan Dejean, dans une étude pionnière³, a mis en évidence la part fictionnelle engagée dans l'écriture autobiographique de Viau, reliant les poèmes et la prose narrative produits en prison, au récit à la première personne publié juste avant l'incarcération sous le titre de *Première journée*. Plus récemment Stéphane Van Damme⁴, réévalue le statut littéraire de ces textes en déplaçant le point de vue : les envisageant dans le contexte de la polémique que dessine l'ensemble des publications imprimées pendant la durée du procès de Théophile, il permet à la fois d'y reconnaître la part d'élaboration fictionnelle et esthétique qui les éloigne du simple témoignage et d'attribuer à cette élaboration une fonction pragmatique qui fait de chacun d'eux une action à part entière, visant – et le plus souvent réussissant – à transformer la situation en modifiant les rapports de forces entre les acteurs du procès.
- 2 Il s'agira ici de déplacer le point de vue en envisageant l'activité poétique engagée dans cette écriture de la prison – entendue en ses deux sens : comme écriture *sur* l'expérience carcérale et écriture *depuis* l'horizon restreint du cachot. La prison est en effet pour le poète prisonnier objet d'écriture et condition d'énonciation. Cet objet est imposé par l'expérience singulière qu'il fait d'une situation pour lui radicalement nouvelle, qui produit un véritable basculement de son existence vers l'inconnu et l'horreur. Il ne surgit par pourtant de rien. Bien au contraire, il se présente d'emblée comme objet poétique, du fait d'un double ancrage : d'une part dans la production antérieure du poète, dont il

réactive certaines images et thématiques ; d'autre part dans la tradition du discours carcéral, alimentée tout à la fois par les auteurs incarcérés – de Boèce à Marot – ou méditant sur l'expérience de l'incarcération, comme Marguerite de Navarre, et par la fortune des grandes figures de prisonniers de l'Antiquité païenne et chrétienne. Dans cette réserve de motifs, Théophile de Viau sélectionne ceux qui conviennent à la fois à sa sensibilité personnelle et à la stratégie qu'il met en place – de manière chaque fois singulière – en fonction des destinataires de ses textes. La situation d'énonciation a ainsi une forte incidence dans la constitution de l'expérience carcérale en objet poétique. Elle oriente également une autre fonction poétique, qui est l'élaboration d'un univers imaginaire et idéologique cohérent. Dans la situation d'extrême urgence et de mobilisation des appuis intérieurs et extérieurs où se trouve Théophile, cet univers de référence ne peut avoir la force nécessaire que s'il conjugue des propriétés persuasives pour le destinataire – personnage puissant qu'il faut de toute urgence enrôler dans son camp et convaincre d'agir en sa faveur – et des propriétés cohésives pour le sujet incarcéré, en situation de disgrâce et d'abandon et en danger d'effondrement⁵. Aussi nous semble-t-il légitime de chercher à retrouver dans le discours de prison de Théophile les linéaments d'une position philosophique, en continuité – mais aussi en rupture – avec celle qui s'est dessinée dans les deux premières parties des œuvres, sans supposer *a priori* une duplicité du discours stratégique. S'il y a une stratégie – ce qui paraît évident dans le cas d'une écriture qui doit se faire impérativement action –, celle-ci implique des choix, des éclairages, des réorientations, mais pas forcément un reniement massif des positions et convictions antérieures. Outre qu'un revirement radical et spectaculaire pourrait faire suspecter au destinataire l'insincérité et l'hypocrisie, il fragiliserait un sujet-scripteur déjà accablé par une situation de privation et de dépendance extrêmes. Les douze textes qui constituent ce corpus de l'écriture de prison, sont produits dans une période relativement brève (un an et demi, de janvier 1624 à septembre 1625), après que Théophile a obtenu du procureur général – par une grève de la faim qui a mis sa vie en danger (une « abstinence extraordinaire ») – l'usage de la lecture et de l'écriture, dont il avait été privé dans son cachot sans lumière et sans feu pendant près de six mois. Il ne paraît guère alors en mesure – objectivement et subjectivement – de renouer comme si de rien n'était avec le jeu dissimulateur de l'écriture libertine, qui suppose en outre de pouvoir toucher un public par-delà son destinataire explicite⁶.

- 3 L'écriture de prison me paraît pouvoir ici être envisagée comme une recherche de conciliation – conciliation entre soi et autrui, et entre les convictions de son moi passé et les perspectives découvertes par l'expérience carcérale –, comme une écriture de transition et de transaction, qui sollicite tout autant l'invention poétique que d'autres formes de l'écriture adressée, pratiquée par un poète engagé dans la logique du clientélisme. Il est ainsi légitime d'appliquer à cette écriture de l'urgence, qui joue avec les contraintes de la situation d'énonciation pour s'imposer comme événement, la notion de poésie de circonstance, contribuant ainsi à débarrasser celle-ci de ses connotations de complaisance un peu mièvre, pour lui restituer toute l'âpreté d'un combat dont dépend la survie du poète.

Le « cachot noir des troupes mortes » ou l'enfer sans mythologie

4 Considérés comme réécriture du discours poétique de l'incarcération, les écrits de prison de Théophile manifestent une grande unité. Certes, les motifs sont modulés et agencés entre eux diversement selon les destinataires, les conditions énonciatives, et les enjeux de l'entreprise de persuasion, mais sans disparité flagrante. On peut donc leur reconnaître une fonction expressive. C'est là un premier aspect de la conciliation : le poète trouve tout à la fois en écrivant de sa prison le moyen de mettre en forme une expérience de destruction intime et l'occasion de déployer une stratégie d'enrôlement des autorités et protecteurs susceptibles d'obtenir sa libération. Le recours à la tradition poétique joue son rôle dans les deux directions : il réintègre le sujet lyrique menacé d'effondrement dans la communauté historique des poètes et philosophes incarcérés, il installe entre le scripteur et son destinataire lettré un espace symbolique commun, propre à favoriser l'échange de services réciproques, en rendant manifeste la nécessité de l'aide du puissant, et vraisemblable la perspective de la « récompense » symbolique offerte par le poète. Les images mobilisées appartiennent en effet à un fonds culturel alimenté par la mythologie païenne et l'imagerie chrétienne, donc potentiellement partageable par les magistrats du Parlement de Paris et les grands seigneurs mécènes.

5 Après Marot, qui est sans doute le poète du siècle précédent avec lequel il se sent le plus d'affinités, Théophile décrit sa prison comme un enfer⁷. Le mot commande le récit d'incarcération destiné au roi :

Et, nonobstant chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers
D'une profonde et noire cave,
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant
Des vapeurs de la froide bave
D'un vieux mur humide et gluant⁸.

6 Mais, à la différence de *L'Enfer* de Marot, celui-ci doit très peu à la mythologie gréco-latine⁹. Les supplices n'y sont pas des motifs surajoutés, et ne s'offrent pas comme spectacles au regard horrifié du nouveau venu qui, comme Enée ou Dante, franchit ses cercles successif : ils sont l'effet du lieu même, tiennent à l'humidité, aux ténèbres, à la privation de nourriture et de sommeil, à l'atmosphère glaciale et putride du cachot dépourvu de feu et de lumière. Tous les sens en sont tourmentés : la vue perd son usage, l'odorat est agressé, le goût inutile, le toucher horrifié.

On n'y voit que des choses répugnantes, on n'y foule que de l'immonde, on n'y touche que du rugueux, on n'y mange que du fétide, on n'y boit que du glacé¹⁰.

7 Si la prison est enfer, c'est qu'elle inflige au corps tous les tourments possibles. Le point de vue qui prévaut pour les décrire, c'est celui du supplicié. Reprendre les images topiques de la représentation littéraire des enfers, ce serait s'en éloigner. Virgile, Dante, et Marot lui-même, adoptaient celui du visiteur. Mais loin d'être voyage, itinéraire curieux, le séjour de Théophile en enfer est contraint et voué à une immobilité mortifère.

8 Ainsi privé des fastes visuels du mythe, l'enfer du poète est rendu à sa triviale réalité matérielle : il est cave, caveau, tombeau ; il rend sensible, en la déployant dans la durée répétitive, l'horreur d'être enterré vivant. L'entrée au cachot est engloutissement : « Soudain que je fus écroué on me dévala dans un cachot, dont le toit même était sous

terre »¹¹. La première impression, appelée à devenir obsession, est celle de l'obscurité totale, qui abolit l'alternance des soirs et des matins en une nuit perpétuelle.

C'est dans cette tour qu'il me semble avoir passé six mois entiers dans une nuit sans fin, comme sous le ciel des Lestrygons, tant les différentes périodes de temps s'y confondent. Pendant deux heures seulement, vers midi, les rayons du soleil, comme en une perpétuelle éclipse, tentent de tromper les ténèbres de ce lieu et laissent, par les sinuosités d'une étroite et très lointaine ouverture, s'insinuer quelques minces traits de lumière quasi plus pâles que la plus faible veilleuse ; et, le reste du temps, une minuscule bougie porte un feu blafard et fumeux qu'on dirait enfermé dans une pot et, dans une telle immensité de ténèbres, diffuse une lumière si ténue qu'à peine la profonde obscurité en peut être dissipée et les yeux diriger nos pas dans cet antre raboteux¹².

- 9 Les variations sur le motif de l'obscurité ne recyclent pas des motifs de la mythologie carcérale, mais tendent à cerner au plus prêt l'expérience du poète. Même s'il se propose en ce passage un défi stylistique, un exercice virtuose de description de l'invisible, Théophile est ici fidèle à la mission qu'il a assignée à la poésie dès l'*Élégie à une dame* et qu'il a confirmée dans le chapitre liminaire de la *Première journée* : restituer, dans le style le plus naturel possible, les impressions vécues¹³. Dans cette logique, que l'on pourrait nommer naturaliste, l'enfer apparaît finalement comme la fantasmagorie d'un esprit que la noirceur même de son séjour a plongé dans la mélancolie. Quand il rend compte de l'horreur de sa prison à son frère Paul, dans une situation d'énonciation plus propice à la confiance intime, ce qu'il place en tête de ses tourments, ce sont les visions nocturnes de son imagination enfiévrée :

Mon sens, noirci d'un long effroi,
Ne se plaît qu'en ce qui l'attriste,
Et le seul désespoir chez moi
Ne trouve rien qui lui résiste.
La nuit, mon somme interrompu,
Tiré d'un sang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'âme
Que je n'ose bouger mes bras,
De peur de trouver de la flamme
Et des serpents parmi mes draps¹⁴.

- 10 La vie carcérale produit du cauchemar jusqu'à être tout entière cauchemar. Dans cette confusion du réel et de l'imaginaire réside le véritable enfer. Si l'écriture est salutaire, c'est qu'elle opère, à l'intention d'autrui, la distinction nécessaire : elle est en cela reconquête de la conscience claire, barrage contre la folie. Certes, au bestiaire « réaliste » du cachot, composé de la vermine qu'attirent la pénombre et l'humidité¹⁵, s'ajoute le bestiaire attendu des enfers – les serpents entre les flammes –, mais celui-ci est explicitement donné comme pur produit de l'imagination. Si l'imagination est habitée par l'enfer, la mémoire contient des images du paradis accessibles à la rêverie. S'adressant à son frère, Théophile oppose aux ténèbres du cachot la clarté des souvenirs du domaine familial de Boussères ; et contre la prison-tombeau, se profile la tombe amicale, celle de la terre natale, où le poète s'acheminerait sans effroi, dans la succession naturelle des générations¹⁶.
- 11 Mais la description de l'horreur, qu'elle soit celle de l'approche de folie ou de la tombe anticipée, ne relève pas de la seule expression de soi ; elle n'est pas – ou n'est pas seulement – épanchement salutaire d'un trop plein de douleur : sa visée est persuasive. Elle doit toucher assez vivement le destinataire pour l'inciter à l'action. D'où la nécessité de lui en représenter l'urgence. Il n'est que temps d'arracher le poète à la folie et à la

mort déjà à l'œuvre. C'est sous la pression de cette mort annoncée que Théophile ose solliciter le roi. Avant de lui rappeler le talent qu'il a su mettre à son service, c'est en poète humilié qu'il se présente :

Ici donc comme en un tombeau,
 Troublé du péril où je rêve,
 Sans compagnie et sans flambeau,
 Toujours dans le discours de Grève,
 A l'ombre d'un petit faux jour
 Qui perce un peu l'obscur tour,
 Où les bourreaux vont à la quête,
 Grand Roi, l'honneur de l'univers,
 Je vous présente la requête
 De ce pauvre faiseur de vers¹⁷.

- 12 Si la mythologie se trouve, incidemment, convoquée, c'est dans cette même logique persuasive. Il est judicieux, en effet, de la part de Théophile, de rappeler au roi qu'au nombre des glorieux travaux d'Héraclès, il y a l'exploit d'avoir tiré Thésée des Enfers. Encore est-il utile de lui faire savoir que sa propre délivrance exigera de son sauveur un effort moindre encore, à la mesure de ses immenses pouvoirs.

Comme Alcide força la mort
 Lorsqu'il lui fit lâcher Thésée,
 Vous ferez avec moins d'effort
 Chose plus grande et plus aisée.
 Signez mon élargissement :
 Ainsi de trois doigts seulement
 Vous abattrez vingt et deux portes,
 Et rompez les barres de fer
 De trois grilles qui sont plus fortes
 Que toutes celles de l'Enfer¹⁸.

- 13 Telle est la péroration de la *Requête* adressée à Louis XIII. Loin de la concevoir avec toute la lourdeur rhétorique du plaidoyer, Théophile s'efforce d'y inscrire son éthos ancien de poète virtuose et léger, qu'il lui importe au premier chef de rappeler – sensiblement, après l'avoir fait explicitement – à la mémoire du roi pour lui donner le désir de le rétablir dans ses fonctions à la cour. C'est dans cette logique qu'il ménage à l'éloge, par un trait d'humour, cet effet de chute, signalant ainsi sa capacité de distance enjouée dans la mention des « trois doigts » qui doivent tenir l'arme du nouvel exploit herculéen : la plume pour signer l'élargissement du poète ! Celui-ci ne saurait se dispenser de cette représentation de soi, si éloignée fût-elle de son état de prisonnier aux abois. Telle est la dure discipline qui pèse sur le poète courtisan.
- 14 Dans la même veine, il présente aux poètes, ses amis infidèles, pour appuyer sa demande d'aide, le modèle surhumain de Briarée au cent bras¹⁹. Mais le ton est là ironique : est-ce un défi incitatif ou le constat désabusé de l'inexistence de ce soutien qu'il pourrait attendre du milieu littéraire ?
- 15 Sans doute faut-il suivre le trajet argumentatif du texte le plus long et le plus descriptif que le poète écrit sur sa prison pendant cette période, *Theophilus in carcere*, pour saisir le statut qu'il accorde aux références mythologiques qui accompagnent les évocations de l'enfer.
- 16 Ce texte répond au pamphlet que Garasse a fait paraître pendant l'hiver 1623 sous le titre : *Apologie du père F. Garassus*. Avec l'*Apologie de Théophile*, écrite dans le même contexte, il est un des rares écrits de prison à n'avoir pas un destinataire particulier, à

s'adresser, donc, tacitement, au public capable de lire le latin²⁰. La mythologie semble y être convoquée pour produire à la fois des effets de connivence et de dramatisation. La mention de l'île des Lestrygons²¹, par exemple, joue sur un double effet : littéralement, elle amplifie l'impression d'obscurité, par référence à l'évocation de la nuit perpétuelle contenue dans le vers d'Homère : « les chemins du jour se confondent avec ceux de la nuit »²² ; mais les lecteurs, aussi lettrés soient-ils, ont plus de chance de se rappeler la sanglante curée que le roi des Lestrygons, le géant Antiphatès, fait des compagnons d'Ulysse, les ayant « harponné comme des thons »²³, d'autant que c'est là l'épisode que rapporte Ovide²⁴.

- 17 La figure d'Atlas, allégorique du pouvoir des juges, sert à son tour à hyperboliser l'obstacle de l'incarcération, infranchissable par des moyens humains²⁵. Telle est encore la fonction de la métamorphose de Zeus en pluie d'or capable de percer les murailles qui enferment Danaé²⁶.
- 18 Cette dramatisation, toutefois, est ostensiblement signalée comme jeu. Le poète joue avec son érudition, à la limite du burlesque, que suscite inmanquablement l'évocation de la pluie d'or pénétrant dans le cachot en plaçant implicitement le prisonnier dans la position de l'amante de Jupiter. Mais, très subtilement, l'emploi discrètement parodique des mythes antiques n'annule pas l'effet de pathétique : il le redouble en effet par la distance que le poète prend avec sa propre souffrance. Par l'autodérision, il met paradoxalement en valeur sa capacité d'endurance, sa volonté de garder la maîtrise de soi dans la pire adversité. L'enfer mythologique est ainsi récusé comme représentation adéquate de la souffrance du prisonnier ; si, en revanche, la mythologie est sollicitée, c'est pour servir à la construction de l'éthos du poète en prison, qu'il importe de représenter maître de ses émotions et de son art, dans une fidélité manifeste à ce qu'il a été avant l'épreuve de l'incarcération.
- 19 Mais cet éthos païen et mondain n'est pas uniforme. Il est mis en tension avec la figure inverse du poète persécuté, qui s'ancre, quant à elle, dans la culture chrétienne. La représentation chrétienne de l'enfer ne fait pas l'objet d'une description, mais affleure dans l'évocation du caractère diabolique des accusateurs du poète : le qualificatif désigne littéralement ce qu'a d'oblique, de pervers, l'activité du calomniateur. Les jésuites sont ainsi évoqués, en de longues litanies, comme celle qui clôt la *Prière à son frère*, comme « venimeuse engeance » et « race des enfers »²⁷.
- 20 Contre les accusateurs diaboliques et l'enfer où ils le plongent, le poète a recours à la divinisation de ses juges, les magistrats du Parlement de Paris chargés de l'instruction et du jugement de son procès. « Vous êtes des Dieux », leur répète sous de multiples variantes la *Requête de Théophile à Nosseigneurs de Parlement*²⁸. De telles déclarations courraient le risque d'être perçues, par leurs destinataires même, comme d'impudentes flatteries, si elles n'avaient le statut de citation. Théophile y fait entendre le texte biblique et tout particulièrement un verset du Psaume 81, qui énonce cette divinisation des juges de la terre, mais dans un contexte propre à la relativiser :

J'ai dit : vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants
du Très-Haut.
Mais vous mourrez cependant comme des hommes, et
vous tomberez comme l'un des princes.
Levez-vous, ô Dieu, jugez la terre, parce que vous
devez avoir toutes les nations pour votre héritage²⁹.

- 21 Cette appellation n'a pas seulement valeur de connivence et d'apaisement à l'égard de ses destinataires bons catholiques. Elle contient, pour leur édification, un syllogisme à forte portée persuasive. Si les juges sont des dieux, ils ne doivent pas admettre la présence de l'enfer sur leur territoire, l'enceinte du Palais, où se dresse la Conciergerie : « Dieux souffrez-vous que les Enfers / Soient au milieu de votre Empire ? »³⁰.
- 22 La stratégie persuasive est donc parfaitement claire : la cause des juges, qui est l'équité, est solidaire de celle de la victime du calomniateur. Celui-ci se désigne à son insu comme leur pire ennemi. Et le rôle du poète est de les éclairer sur le véritable enjeu de son procès :
- Il ne s'aperçoit pas, ce malheureux oisif, qu'en s'autorisant à m'attaquer de ses calomnies avec une telle impudence, sans me connaître ; il ne s'aperçoit pas, dis-je, ce calomniateur impudent, que par sa rage de me dénigrer il offense l'honnêteté des juges les plus impartiaux³¹.
- 23 Au terme d'un complet renversement des rôles, le détenu, victime de l'entreprise diabolique du calomniateur, occupe la position du locuteur du Psaume CXLIII, s'abandonnant « à de vaines lamentations dans les ténèbres où [son ennemi] le jette ». La déploration culmine sur une citation littérale du verset le plus pathétique :
- Parce que l'ennemi a pourchassé mon âme, a humilié ma vie contre terre, m'a confiné dans l'obscurité comme les morts à jamais ; en moi mon souffle s'est éteint. Au fond de moi mon cœur s'est épouvanté³².
- 24 Le poète retrouve là un autre trait du discours chrétien de l'incarcération : la dérélition, étape préalable à la conversion.

Subversion du discours de conversion

- 25 L'expression de la souffrance s'appuie, en effet, sur la citation des Psaumes. La culture réformée de Théophile le met sans doute en grande familiarité avec ces textes. Mais on ne peut ignorer la dimension stratégique de cette réappropriation de la parole anonyme d'un croyant dont la déploration et la révolte même sont prière.
- 26 La tradition chrétienne du discours d'incarcération envisage la prison comme lieu de dérélition. Le motif est présent chez Marot, à travers le Psaume XXII, que sans doute le poète protestant traduit pendant son séjour au Châtelet et qui consonne étroitement avec celui que sollicite Théophile :
- Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé
Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,
Et loing du cry, que je t'ai adressé
En ma captivité³³ ?
- 27 Cette posture affligée et révoltée mobilise également la figure de Job, qui peut être aussi une figure du prisonnier. Les caractéristiques même de son lieu de relégation, le tas d'immondices, affleurent dans la description de la prison – y compris celle de Théophile – et se combinent aux images conventionnelles de l'Enfer³⁴. Mais ce qui rend l'analogie particulièrement claire, c'est le sentiment de dérélition qui s'empare du prisonnier et anime ses plaintes. Il reproche à Dieu son abandon comme une manifestation d'indifférence, voire de cruauté gratuite, par des formules proches de la lamentation du Psaume XXII.

- 28 Cette lamentation est également au point de départ de la *Complainte pour un détenu prisonnier* de Marguerite de Navarre, mais elle renvoie alors à la figure, plus tragique et essentielle du Christ au Golgotha³⁵. L'affliction a pour contrepoint la conversion. En cela *La Consolation de la Philosophie*, écrite par Boèce en prison, sert de référence majeure, toujours implicitement présente dans la culture carcérale. Le Christ souffrant que représente Marguerite de Navarre conduit au Christ rédempteur visitant les Limbes. Il offre ainsi la figure de l'intercession, du recours promis au prisonnier s'il retrouve sa foi perdue ou négligée. L'itinéraire chrétien de la prison s'accomplit entre ces deux pôles de l'abandon et de la rédemption. Il propose donc aussi, très essentiellement, une justification de la prison.
- 29 Fidèle en cela au modèle chrétien de l'édification du prisonnier – qu'il lui importe particulièrement d'adopter dans le temps où se déroule l'instruction d'une affaire qui l'a conduit à être brûlé en effigie pour athéisme – Théophile clame sa conversion. Doublement : l'authenticité de sa conversion au catholicisme, recueillie par le Père Séguiran en 1622 et attestée par de multiples ecclésiastiques dont il se plaît à décliner les noms³⁶ ; la profondeur de sa foi réveillée par la lecture du « livre » de saint Augustin que lui a envoyé Mathieu Molé dans sa cellule. C'est particulièrement à l'adresse de celui-ci, procureur général du Parlement en charge de l'instruction de son procès, qu'il développe le discours orthodoxe de la conversion. Il sollicite précisément la figure du Christ, à la fois comme Rédempteur et comme victime de la persécution³⁷. Aussi les commentateurs concluent-ils généralement à la duplicité du poète. Mais qu'en est-il du cheminement spirituel que donne à voir Théophile en prison ? Quels choix opère-t-il dans les divers énoncés, normalement solidaires, du discours de conversion ? Il semble que Théophile se livre moins à la feinte, au déguisement délibéré, qu'à une appropriation sélective qui lui permet de rester en accord avec ses positions éthiques, tout en construisant pour ses interlocuteurs un éthos chrétien.
- 30 La conversion en prison comporte trois moments nécessaires. Le prisonnier doit tout d'abord reconnaître sa culpabilité, par-delà le crime défini par la justice des hommes, comme culpabilité essentielle inscrite par la chute dans la nature humaine. À ses yeux le tourment de la prison se renverse en bienfait de la Providence, l'incarcération lui offrant l'occasion de méditer et de prier. Alors s'accomplit la conversion, qui est promesse de salut et achève le retournement du mal physique qu'est la prison en bien spirituel.
- 31 Théophile se soumet bien imparfaitement au premier point. Son attitude constante, dans ses interrogatoires comme dans les écrits qu'il fait sortir de la Conciergerie, est le refus de la culpabilité, qu'elle soit définie par la justice des hommes ou par celle de Dieu. Dans la *Requête à Nosseigneur du Parlement*, en fait de « crime », il ne se reconnaît qu'une « offense » dans le fait d'avoir fui la justice, faute bien excusable quand celle-ci le destinait au bûcher³⁸, et compensée, en quelque sorte, par l'imprudence de s'être attardé en France au lieu de rejoindre rapidement les Pays-Bas. Ce n'est que quand il s'adresse à Molé, que le modèle de saint Augustin l'incite à se reconnaître pécheur³⁹. Mais envisagées dans le cadre du pamphlet contre Garasse qu'est l'*Apologie*, les erreurs et excès de sa jeunesse, dont il trouve l'image dans les *Confessions*, lui apparaissent plutôt comme des imprudences, voire des provocations dans une société hostile à l'ostentation de la liberté et du plaisir⁴⁰. Très habilement, dans le contexte polémique qu'il exploite, il démonte l'assimilation abusive du péché et du délit dans les accusations énoncées par Garasse, tendant à le faire passer à la fois pour athée et pour corrupteur de la jeunesse. Il se dissocie en cela de Vanini, dont ce furent les deux chefs d'accusation par le Parlement de

Toulouse quatre ans auparavant, en l'associant paradoxalement à Garasse comme compagnon d'impiété⁴¹. Et surtout, il ne se prive pas de mettre en évidence, avec une certaine jubilation burlesque, la fantasmagorie obsessionnelle des dévots confrontés au libre exercice de la pensée et du discours, celle-là même que Cyrano amplifiera par les moyens de l'histoire comique dans l'épisode de la persécution de Dyrcona à Toulouse⁴².

- 32 Le second point est tout aussi nettement subverti. Certes, il lit et écrit en prison. Or le but de ce qui pour ses prédécesseurs a pu s'appeler « étude », n'est pas la méditation mais le combat. S'il se console d'être au cachot pour répondre aux attaques de Garasse, c'est parce qu'une telle activité, en soi-même aliénante, ne peut s'accommoder que de l'enfermement : écrivant contre le jésuite, il s'aliène lui-même à la « frénésie » de ce père enragé⁴³.
- 33 La conversion telle que Théophile l'aborde n'est, certes, pas étrangère à ce combat. Il en trouve les armes nécessaires dans son rapport revivifié à la religion, notamment par la relecture des textes bibliques dans le contexte carcéral. L'enjeu est en effet de se montrer meilleur chrétien que ses accusateurs dévots. Il y parvient en tournant leurs accusations en ridicule et, plus efficacement encore, en les retournant contre eux, au nom même des principes chrétiens dont ils prétendent s'inspirer. C'est le jésuite en effet qui se comporte en impie en abusant les esprits simples des fidèles par les calomnies qu'il diffuse ou fait diffuser en chaire. C'est lui qui pratique une sorcellerie efficace en « faisant lever les bruines aux plus claires matinées », et en opérant une terrifiante métamorphose sur la personne du poète : « A me voir dans tes livres, [écrit-il dans le *Theophilus*], je suis plus monstrueux qu'une chimère »⁴⁴. C'est enfin lui qui se fait véritablement corrupteur de la jeunesse, en enseignant le vice de sodomie « sous couleur de le reprendre »⁴⁵. Enfin Théophile se retranche derrière des énoncés doctrinaux catholiques pour dénier toute légitimité à la démarche même de l'accusation. À quel titre, en effet, ses accusateurs et ses juges prétendent-ils pénétrer ses intentions à travers ses écrits, quand « Dieu seul voit les mouvements de notre âme »⁴⁶. D'ailleurs le principe majeur de la casuistique ne consistait-il pas à distinguer l'acte de l'intention ? Impossible suivant ce principe d'incriminer un poète : « faire des vers de sodomie ne rend pas un homme coupable ; poète et pédéraste sont deux qualités différentes »⁴⁷. Enfin il est possible de lire les sonnets incriminés à partir du thème augustinien de la faiblesse de la chair. C'est l'occasion de retourner à Garasse le péché d'orgueil qu'il met au centre de la conduite des supposés « libertins »⁴⁸. Ainsi, en déniaut au jésuite le droit à s'instituer critique littéraire, il lui donne en prime une leçon d'orthodoxie religieuse. Dans cette logique polémique les références chrétiennes servent d'appuis stratégiques, de réserve de traits ironiques, et de masque à l'intention de ceux que le poète convoque en arbitres, roi, juges ou public.
- 34 Le paradoxe central de la défense de Théophile, c'est que son refus d'assumer la culpabilité du pécheur s'appuie sur l'adoption d'un éthos chrétien. Celui-ci lui est en outre très nécessaire pour que l'affirmation de son innocence ne puisse être perçue comme trait d'orgueil. Dans le « Théophile en prison », qui répond publiquement au dernier libelle calomniateur de Garasse, il se pare de patience devant l'outrage et met un point d'honneur à ne pas répondre à l'injure par l'invective : « loin de moi, forfait indigne d'un chrétien ! »⁴⁹. Ainsi, par un contraste sensible avec la modération toute chrétienne dont fait preuve le prisonnier, l'accusateur paraît manifestement transgresser les principes chrétiens qui devraient guider sa conduite. Il agit à l'encontre de son devoir sacerdotal, qui l'engagerait à sauver un innocent accusé de meurtre, à l'instar de saint Macaire et saint François de Padoue (*sic*)⁵⁰. Son statut accuse crûment son éloignement

des vertus chrétiennes. Le scandale des scandales est de prétendre illustrer le titre de jésuite en agissant contre les principes même du Christ.

Au milieu des triomphes de la foi chrétienne tu fais étalage d'une inhumanité de païen et, dans la Compagnie de Jésus, tu agis en calomniateur, c'est-à-dire en Diable

⁵¹,

- 35 Au terme de son apologie, Théophile a donc accompli un retournement paradoxal : la prison n'est plus la sanction du crime, mais la preuve même de l'innocence du détenu parce qu'elle s'est révélée l'instrument d'une persécution diabolique. Ainsi, loin de louer sa prison comme épreuve édifiante, le poète l'utilise pour y forger sa pugnacité, jusque dans l'indignation que suscite en lui le traitement auquel il est soumis. Son modèle n'est pas la résignation du martyr, mais la détermination du candidat à l'élargissement immédiat et par tous les moyens.
- 36 Dans cette pugnacité retrouvée, la rencontre avec saint Augustin a une place non négligeable. Mais le saint n'est pas intercesseur sur le chemin de la grâce. Ce que Théophile trouve dans la lecture de son livre, c'est un miroir de sa propre condition et un soutien dans la persécution qu'il subit. Les *Confessions* sont le premier livre autorisé après des mois d'obscurité et de privation de lecture. Le motif majeur, développé par les moments de prière qui scandent le récit autobiographique, celui de l'illumination, consonne dramatiquement avec les ténèbres où, non content d'y plonger son corps, on a voulu engloutir son esprit. L'éloge du livre, l'identification à son auteur, rendent compte de cette expérience, très concrète, de résurrection. En outre, le contenu autobiographique de l'ouvrage fait sens pour ce prisonnier singulier, qui est un homme jeune, brillant, protégé des grands, redouté du pouvoir royal. L'envoi de cet ouvrage-là manifeste l'intelligence de Mathieu Molé, à laquelle Théophile rend hommage en identifiant le livre au donateur. La grâce, toute terrestre, c'est celui-ci qui l'accorde, en rendant au poète la faculté de communiquer avec un esprit d'élite, ce qui est un droit en principe inaliénable de l'intellectuel, *a fortiori* quand il est écrivain. La démarche du poète philosophe écrivant en marge du *Phédon* son *Traité sur l'immortalité de l'âme* prend rétrospectivement tout son sens. L'écriture et la lecture se nourrissent l'une l'autre, et c'est restituer au prisonnier son identité d'auteur que de lui offrir un tel livre.
- 37 La péroration de l'*Apologie de Théophile* met le prisonnier sous la protection de Dieu, et fait de la publication du texte, aussi souhaitable qu'improbable, la marque la plus sûre de la grâce divine :
- Ne vous étonnez pas que dans un cachot si serré j'aie trouvé de l'ouverture à faire passer cette Apologie. Ce n'est pas que je n'y sois gardé fort soigneusement et que deux fois le jour on ne vienne épier ici jusqu'à mes regards pour voir si je ne fais point quelque embûche à ma captivité ; mais Dieu ne veut pas que les hommes puissent découvrir une voie qu'il me laisse d'écrire les justes sujets de ma plainte : il me fait cette grâce afin que mon malheur ne laisse pas pour le moins quelque honte à ma mémoire ou quelque tache à la vie des miens, et que je témoigne au public que mon affliction ne me vient que de votre crime et de mon innocence⁵².
- 38 C'est là une exploitation judicieuse du motif du miracle, que cette perspective illustre parfaitement : le miracle est un phénomène tout matériel – la publication d'un écrit – mais témoigne de l'élection spirituelle de celui qui en est le sujet. Mais sur ce point encore, l'usage que fait Théophile du motif lui impose une torsion significative. Qu'en est-il, en effet, du statut de cette élection particulière dont il acquiert, au fil de ses écrits de prison, la certitude ? Et d'abord de quoi rend-il grâce à Dieu, sinon de lui avoir permis de continuer à faire de la poésie ? C'est là une expansion de la gratitude qu'il doit à celui qui,

de sa seule autorité, lui a rendu l'usage de la lecture et de l'écriture : le procureur général Mathieu Molé⁵³. À ce titre, on peut considérer le magistrat comme un intercesseur, au même titre que saint Augustin, mais pour un but profane. Il ne s'agissait pas d'œuvrer pour le salut de l'âme du prisonnier, mais pour la sauvegarde de son talent et la continuation de sa carrière. Tout le contraire, donc, d'un but spirituel : non que la poésie soit occupation basse et matérielle, mais parce qu'elle attache au monde, inscrit le poète dans la nature la plus charnelle. En outre, stratégiquement, cette place éminente tacitement accordée à l'œuvre poétique de Théophile, la soustrait radicalement à l'usage qu'en font ses accusateurs. Placer son œuvre sous la protection divine, c'est lui accorder, en bloc, un brevet d'innocence. En outre, le poète est dispensé d'implorer le pardon pour ses fautes et d'envisager sa prison comme une épreuve expiatoire. Il est avéré qu'il n'a pas corrompu sa plume.

- 39 Toutefois, cette reconnaissance de la puissance de Dieu, de l'action de la Providence, qu'elle soit profondément sincère ou seulement stratégique, n'est pas l'aboutissement du parcours de « conversion » singulier que Théophile retrace en ses divers écrits. Il se reconnaît chrétien pour réaffirmer, dans la condition extrême qui est la sienne, qu'il est poète. Les traits sous lesquels il restaure dans ce contexte son éthos de poète révèlent son adhésion renouvelée au naturalisme qui a été le terreau philosophique de son œuvre antérieure.

Une profession de foi naturaliste

- 40 L'éthos chrétien renforce et relance l'éthos poétique. Théophile de Viau n'envisage pas sa libération comme entrée dans une vie nouvelle sous l'inspiration de la foi, une sorte d'antichambre de la sainteté vouée à la charité ou retirée du monde, mais comme la reprise de son activité poétique, étendue à d'autres objets. Son talent est la monnaie d'échange avec les puissants dont il sollicite la protection. Les juges ne sont pas des dieux que l'on prie seulement, mais qu'on immortalise en chantant leurs louanges⁵⁴. C'est la même récompense qui est promise au premier président, Nicolas de Verdun⁵⁵. Tel est l'objet de la transaction que propose cette poésie de circonstance. Théophile poursuit en perspective, on l'a noté, sa carrière de poète courtisan.
- 41 Il y a chez lui un paradoxe plus sensible encore : c'est qu'il maintienne si fortement, entre les murs de sa prison, le précepte épicurien d'adhésion à la nature. La nature reste en effet pour lui source d'inspiration et principe philosophique de compréhension du monde. C'est cette perspective qui éclaire profondément, par-delà son usage stratégique, l'appropriation de certains aspects du discours chrétien de l'incarcération.
- 42 Sa détention est une offense à la nature, en ce qu'elle porte atteinte à la toute-puissance du soleil, œil du monde, en le privant de l'accès à une part de son territoire :

L'œil du monde qui par ses flammes
Nourrit autant de corps et d'âmes
Qu'en peut porter chaque élément,
Ne saurait vivre demie heure
Où m'a logé le Parlement ;
Et faut que ce bel astre meurre
Lorsqu'il arrive seulement
Au premier pas de ma demeure⁵⁶.

- 43 Le scandale est aggravé dans ce cas précis, où le détenu est un poète. Non seulement il a physiquement, à l'instar des fleurs, besoin de lumière pour s'épanouir, mais il est symboliquement sous la protection d'Apollon qui ne peut que se sentir offensé si ses propres sœurs, les muses de la poésie et de la musique, ne peuvent visiter son cachot qu'une « demie-heure » chaque jour⁵⁷. Le cachot offre ainsi une caricature mortifère du Parnasse : à la pénombre des bois, se substituent les ténèbres, et l'atmosphère glaciale vient remplacer la fraîcheur des sources propice à l'inspiration : par là se mesure l'écart qui sépare la condition du prisonnier de celle des poètes qui l'ont abandonné :

Vous à qui de fraîches vallées
Pour moi si durement gelées
Ouvrent des fontaines de vers...⁵⁸

- 44 La voix du poète est particulièrement menacée dans cet environnement : à la fois couverte par le bruit des multiples serrures qui séparent le cachot du monde et frappée d'extinction par la froidure ; l'abandon de ses anciens amis achève de l'engloutir dans le silence⁵⁹.

- 45 Ce sombre séjour ne prive pas seulement le poète de son activité, mais encore de ce qui nourrit son inspiration : les plaisirs du monde. S'il met sa confiance dans son « ami Chiron », figure allégorique du médecin Charles de Lormes, c'est que lui seul a le pouvoir d'apporter quelque remède à sa mélancolie, de lui rendre la santé et par là même ses plaisirs sensuels de prédilection, volupté érotique et contemplation de la nature :

Au lieu d'être dans les enfers,
De songer de feux et de fers
Qui me font le repos si triste,
Je songerais d'être à Paris
Dans le cabinet ou Calliste
Eut le triomphe de Cloris.
A l'éclat de ses doux flambeaux
Les noires caves des tombeaux
D'où je vois sortir les Furies,
Se peindraient de vives couleurs
Et seraient à mes rêveries
De beaux prés tapissés de fleurs⁶⁰.

- 46 Le motif du cachot-tombeau ouvre ainsi, de manière inattendue, non sur une méditation de la mort, mais sur un hymne à la vie. Celle-ci est envisagée dans la logique épicurienne de l'aspiration au plaisir. Le plaisir est promis par la beauté du monde, sous ses deux espèces : beauté des corps, beauté des paysages. Les formes multiples de l'amour qui répondent à cet appel de la beauté permettent au poète d'entrer en contact étroit avec la nature, source vitale de son inspiration. Il est frappant que la mélancolie ne soit jamais chez Théophile envisagée, en dépit de la tradition aristotélicienne si présente dans l'imaginaire du temps, comme état propice à la création poétique, sur son versant noir et exalté. La source vive de son énergie créatrice est la nature et l'enfance, deux images de l'origine condensées dans l'évocation nostalgique de Boussères qui occupe le centre de la *Lettre de Théophile à son frère*.

- 47 Cet hymne à la nature libératrice parvient à intégrer la prison, mais comme une étape transitoire dans un processus de reviviscence. La « remontrance » au conseiller du Parlement, François de Vertamont, chargé transitoirement, en octobre 1624, de l'instruction de son procès, développe le thème de la libération universelle à l'œuvre dans

la nature, pour engager le destinataire dans une émulation qui l'oblige à favoriser l'élargissement du poète-prisonnier.

Que les Zéphyres, s'épanchant
 Parmi les entrailles des champs,
 Lâchent ce que le froid enserre ;
 Que l'Aurore avecque ses pleurs
 Ouvre les cachots de la terre
 Pour en faire sortir les fleurs ;
 Que le temps se rend si bénin
 Même aux serpents pleins de venin
 Dont notre sang est la pâture,
 Qu'en la faveur de la saison,
 Et par arrêt de la Nature,
 Il les fait sortir de prison⁶¹.

- 48 Le tableau du printemps qu'il déploie dans cette dernière strophe offre une image naturelle de la générosité. La nature y accomplit son cycle de renaissance en libérant ses créatures de leurs diverses « prisons » : repaires souterrains et gangues étroites, grottes et terriers, cocons et chrysalides, enveloppes des graines. Le poème opère ainsi une remarquable dissémination du mot « prison », qui finit par se retrouver à la rime en écho signifiant avec « saison ». Ce déplacement métaphorique vise manifestement à persuader le lecteur de l'expansion naturelle du phénomène de l'incarcération, et de la naturalité corrélative de sa contrepartie, la libération. La requête, en forme de chute, est un défi ironique, adressé au destinataire de l'épître en vers : « Et me faites au moins la grâce / Que le ciel fait à des serpents. »⁶². Le trait ironique qui porte sur le statut du poète, comparé dans l'ordre de la nature – pour son peu de valeur comme pour son éventuelle perversité – à celui du serpent, donne force à la revendication de la « grâce », qui joue elle-même sur l'ambivalence, juridique et religieuse, du terme, assimilant la puissance du destinataire dans l'ordre politique au pouvoir de la nature, ici divinisé par la référence au ciel. La grande force de l'argumentaire de Théophile est d'inscrire ses destinataires dans l'ordre d'une nature englobante et généreuse.

- 49 Cet ordre coïncide avec celui de la charité, qui est finalement le seul trait que Théophile retienne du christianisme. Nul besoin de supposer là quelque calcul stratégique un peu cynique, qui s'appuierait sur la croyance du destinataire pour l'impliquer dans la défense de son propre intérêt. L'amour d'autrui, le don gratuit et généreux, sont des valeurs fondatrices dans la représentation du monde dont sa poésie antérieure témoigne, et qui a son ancrage profond dans une adhésion épicurienne à la nature. C'est par là que l'on peut comprendre le rôle intercesseur qu'il fait jouer au livre de saint Augustin dans sa relation à Mathieu Molé. L'envoi du livre, signe et instrument de sa libération intellectuelle à l'intérieur même du cachot, est don gracieux, geste de charité incommensurable puisqu'il le sauve de la mort : en reconnaissant au geste accompli cette valeur, il est en droit de demander à son auteur de l'achever, d'en exprimer clairement la signification en œuvrant pour sa libération entière. Dans ses écrits de prison, Théophile ne conteste pas l'autorité des représentants de l'institution qui l'accable : il la sollicite, dans la logique du clientélisme que la situation d'urgence extrême où il se trouve ne rompt pas. Il valorise ce qui dans la morale chrétienne peut incliner l'exercice de cette autorité vers l'indulgence. Il fait par là même éclater l'imposture des dévots ses accusateurs qui prétendent représenter, en le persécutant, les intérêts de la religion chrétienne, alors qu'il la falsifie et la dénaturent en ses principes essentiels : l'amour du prochain et l'humilité⁶³.

Tout se tient dans ce système de défense, et tout entre en cohérence avec le naturalisme fondamental de sa poésie.

- 50 Écrivant *sur et de sa prison*, sous la pression de l'expérience immédiate et dans la visée pragmatique de sa libération, le poète Théophile de Viau se réapproprie la tradition poétique du discours d'incarcération, à partir de la métaphore centrale de l'enfer. Mais cette métaphore est par lui retravaillée en un sens tout à fait paradoxal, qui la vide de ses motifs mythologiques et des valeurs morales que son usage chrétien y a investies. En évacuant la perspective du châtiment juste et de la rédemption promise, il inverse la signification de l'enfer pour en faire non l'épreuve de la culpabilité du damné, mais la preuve de son innocence. En amplifiant l'horreur et l'injustice d'un châtiment immérité, il implique les lecteurs et destinataires des textes de deux manières complémentaires : sur le mode du scandale moral et sur celui de la compassion. Les deux registres font appel à des vertus chrétiennes : l'aspiration à la justice et à l'impulsion charitable. L'une est postulée chez les dieux terrestres que sont les conseillers au Parlement de Paris, juges de son procès depuis l'arrêt prononcé par le Parlement le 18 août 1623 ; l'autre est sollicitée chez le procureur général, comme bouclier contre l'inhumanité diabolique du Père Garasse. Au premier président est demandée en outre la clairvoyance attachée à son titre, pour qu'elle rompe le charme jeté sur les magistrats par les manœuvres obscures du clan jésuite : les lumières de son esprit et de sa foi devront être les plus sûrs garants contre les ténèbres de la calomnie.
- 51 Ainsi sont distribuées à tous les acteurs du théâtre judiciaire, selon une scénographie impeccable, les qualités les plus adaptées à leurs fonctions respectives. Théophile configure ainsi en système le monde qui gravite autour de sa prison, dans une visée évidente d'efficacité pragmatique. Mais celle-ci s'appuie sur la force poétique de ces écrits de prison, qui est assurée par la permanence d'un ancrage des images et des motifs dans le naturalisme philosophique. Le système judiciaire sollicité et reconfiguré par son système de défense, coïncide avec un ordre de la nature inspiré par l'épicurisme, lui-même en cohérence avec l'ordre chrétien de la charité. Cette série d'imbrications logiques et imaginaires donne aux écrits de prison du poète tout à la fois l'efficacité d'une plaidoirie et la cohérence esthétique d'un recueil. Loin de devoir être traités à part, comme pièces d'un témoignage sur l'expérience de la prison et documents à verser au dossier du procès, ces ultimes écrits appartiennent à part entière – et dans une claire continuité avec les deux recueils publiés de son vivant – à l'œuvre poétique et fictionnelle de Théophile de Viau.

NOTES

1. Frédéric Lachèvre, *Le procès du poète Théophile de Viau*, Paris, Champion, 1909, 2 vol.
2. Antoine Adam, *Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620*, Paris, 1935 ; chap. V (« La disgrâce et le procès »).
3. Joan Dejean, « Une autobiographie en procès. L'affaire Théophile de Viau », *Poétique*, n° 48, 1981.

4. Stéphane Van Damme, *Théophile de Viau et les jésuites. Procès et polémique littéraire au XVII^e siècle. Contribution à une histoire des pratiques textuelles*. Mémoire présenté en vue du diplôme de l'EHESS sous la direction de Roger Chartier, juin 1994.
5. Nous nous appuyons pour avancer cette hypothèse sur l'analyse très convaincante que fait Hélène Merlin du réseau imaginaire déployé par le lexique de l'abandon dans la *Première journée* et les poèmes de l'incarcération, dans « Théophile de Viau : Moi libertin, Moi abandonné », dans *La liberté de pensée*. Hommage à Maurice Laugaa, études réunies et présentées par François Lecerle, *La Licorne*, Poitiers, automne 2002, p. 122-136.
6. C'est là une proposition de la thèse de Stéphane Van Damme qui nous paraît se référer davantage à une sorte de *doxa* sur l'écriture libertine, qu'aux analyses précises qu'il développe sur ce corpus particulier (voir notamment, la fin du chap.3 de la première partie – « La polémique *in carcere* » – : « Ruses et décodages », *op. cit.*, p. 58-60).
7. « L'Enfer de Clément Marot de Cahors en Quercy, Valet de chambre du Roi, composé en la prison de l'Aigle de Chartres, et par lui envoyé à ses Amis, 1539 [1525 ?] » ; dans *L'Adolescence clémentine*, Frank Lestringant (éd.), Gallimard, « Poésie », 1987, p. 245-258.
8. *Requête de Théophile au roi*, v. 95-100, *Œuvres complètes de Théophile de Viau*, Guido Saba (éd.), Honoré Champion (coll. « Sources classiques »), 1999, t. II, p. 150 ; toutes les références aux textes de Théophile – à l'exception de la traduction française de *Theophilus in carcere* seront dorénavant données dans cette édition.
9. Les circonstances de son emprisonnement sont perçues par Marot à partir du modèle des Enfers de la mythologie gréco-latine. Bien qu'entrant sous la contrainte, il lui faut payer Caron, le géôlier impitoyable, se concilier ses bonnes grâces pour s'assurer une survie précaire dans les lieux inhospitaliers où celui-ci impose sa propre tyrannie. Le prisonnier y passe ses jours sous le regard de Minos, idole mythique qui condense les figures diverses des juges qui instruisent son procès.
10. « Théophile en prison », dans *Libertins du XVII^e siècle*, Jacques Prévot (éd.), Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1999, p. 48.
11. *Apologie au roi*, *op. cit.*, p. 257 (*supra* n. 10).
12. *Théophile en prison*, *op. cit.*, p. 48.
13. « Il faut que le discours soit ferme, que le sens soit naturel et facile, le langage exprès et signifiant ; les afféteries ne sont que mollesse et qu'artifice, qui ne se trouve jamais sans effort et sans confusion. » *Première journée*, chap. I ; éd. Saba, t. II, p. 12.
14. *Lettre de Théophile à son frère*, v. 51-60, *op. cit.*, p. 239.
15. « Mon lit était de telle disposition que l'humidité de l'assiette et la pourriture de la paille y engendrait des vers et autres animaux qu'il me fallait écraser à toute heure. », « *Apologie au roi* », *op. cit.*, p. 259.
16. « Ayant vécu dans ces douceurs, / Que la même terre me couvre / Qui couvre mes prédécesseurs », *Lettre de Théophile à son frère*, v. 268-270, *op. cit.*, p. 245.
17. *Requête de Théophile au roi*, v. 161-170, *op. cit.*, p. 156.
18. *Requête de Théophile au roi*, v. 321-330, *op. cit.*, p. 160.
19. « Il faudrait contre eux plus de mains / Que n'en auraient cent Briarées », « *Prière de Théophile aux poètes de ce temps* », v. 47-48, *op. cit.*, p. 196.
20. Comme le montre très pertinemment Stéphane Van Damme, l'énergie polémique que Théophile déploie dans ses écrits de prison ne le conduit pas, à la différence de Garasse, à s'adresser largement au public ; au mieux s'adresse-t-il à son lectorat habituel (dans l'« Avis au lecteur » de la Seconde partie des œuvres), mais il ne quitte pas son « horizon d'attente », ne s'émancipe pas de la logique élitiste et clientéliste qui est la sienne, et qu'il confirme ici par l'emploi du latin. « Théophile flatte ici les lecteurs érudits qu'ils soient parlementaires ou jésuites, pour qui le latin demeure la langue de la transparence et de la vérité. », *op. cit.*, p. 44-45.
21. « Théophile en prison », *op. cit.*, texte cité *supra* n. 12

22. Odyssée, L. X, v. 86.
23. *Ibid.*, v. 124.
24. Ovide, *Métamorphoses*, L. XIV, v. 233-242.
25. « Assurément sur leurs épaules ils ne portent pas comme Atlas le ciel si léger avec son air pur et ses cercles de feu, mais la terre tout entière hérissée de tant de rochers, couverte de tant de ronces, bouillonnante de tant d'eaux, grosse de tant de métaux. C'est sur un signe de tête de leur part que s'ouvrent les portes les mieux défendues [...] », « Théophile en prison », *op. cit.*, p. 50.
26. « Je pense que Jupiter lui-même enverrait en vain sa pluie d'or sur ces lieux inaccessibles ; car commande à ces pièges, depuis le voisinage immédiat, la plus noble assemblée de France, roide vengeresse de l'équité. », *ibid.*, p. 49.
27. « Parjures, infracteurs des lois, / Corrupteurs des plus belles âmes, / Effroyables meurtriers des rois, / Ouvriers de couteaux et de flammes, / Pâles prophètes des tombeaux, / Fantômes, lous-garous, corbeaux, / Horrible et venimeuse engeance, / Malgré vous, race des enfers, / A la fin j'aurai la vengeance / De l'injuste affront de mes fers. », *Lettre de Théophile à son frère*, v. 311-320, *op. cit.*, p. 246-247. L'implication politique de cette dénonciation des jésuites comme régicides (inspirateurs supposés de Ravaillac) et poison étranger pervertissant l'exercice du pouvoir dans le royaume de France est fortement présente, et accroît l'exemplarité de la persécution du poète, victime innocente de ces puissances infernales illégitimement installées au cœur de l'État.
28. *Requête de Théophile à Nosseigneurs de Parlement*, G. Saba (éd.), t. II, p. 182-185 ; « Chers Lieutenants des Dieux qui gouvernez mon sort » (v. 19-20), « Mais vous êtes des Dieux et n'avez point de mains / Pour la première faute où tombent les humains » (v. 29-30) ; « Ô Ciel ! Ô bonnes mœurs ! que puis-je avoir commis / Pour rendre à mon bon droit tant de Dieux ennemis ? » (v. 49-50) ; « Quelque tort apparent qui me puisse assaillir, / Les Juges sont des Dieux, ils ne sauraient faillir. » (v. 59-60) ; « Mes Juges, mes Dieux tutélaires » (v. 101).
29. *Psaume LXXXI*, v. 6-8 ; tr. Lemaistre de Sacy, Ph. Sellier (éd.), Paris, Robert Laffont, 1990, p. 712.
30. *Requête* [...], v. 7-8.
31. *Théophile en prison*, *op. cit.*, p. 50.
32. La restitution du contexte du Psaume met en évidence l'usage polémique qu'en fait Théophile en s'adressant à son accusateur. Le Psalmiste développe en effet davantage la prière que la dénonciation : « Seigneur, exaucez ma prière. Rendez vos oreilles attentives à ma supplication selon la vérité de vos promesses. Exaucez-moi selon l'équité de votre justice. Et n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne se sera trouvé juste devant vous. Parce que l'ennemi a poursuivi mon âme, et a humilié ma vie jusqu'en terre. Il m'a réduit dans l'obscurité, comme ceux qui sont morts depuis plusieurs siècles. Mon âme a été toute remplie d'angoisses, à cause de l'état où je me trouvais ; mon cœur a été tout troublé au-dedans de moi. », *Psaume CXLII*, *op. cit.*, p. 752.
33. Clément Marot, *Psaume XXII*, v. 1-4 ; dans *L'Adolescence clémentine* (Annexes), Frank Lestringant (éd.), Gallimard, « Poésie », 1987, p. 296.
34. « Bouffi d'un air tant infecté, / De tant d'ordures humecté / Et du froid qui me fait la guerre, / Tout chagrin et tout abattu, / Mieux qu'en autre lieu de la terre / Il me souvient de ta vertu. », *Théophile à son ami Chiron*, v. 13-18, *op. cit.*, p. 193.
35. Marguerite de Navarre, *Complainte pour un detenu prisonnier*, v. 10-60, *Œuvres*, t. IX, 2001, M. Clément (éd.). Le « pour » est la traduction du « pro » latin : Marguerite parle ici en faveur et à la place du prisonnier. Elle se représente elle-même dans son poème sous la figure de Minerve siégeant « au beau mylieu d'une petite Eglise », entre les Muses et les Grâces (v. 248-255). Le prisonnier est sans doute Marot, qu'elle avait recueilli à Nérac, lieu de tolérance évangélique, alors qu'il était persécuté et en fuite. L'argument du poème est le suivant : si la prison est une

épreuve envoyée par Dieu, le prisonnier doit la saisir comme une occasion de méditation sur sa condition humaine et de conversion. La seule adresse à Dieu envisageable dans ce contexte est la prière, puisqu'il s'agit de lui exprimer sa foi et de s'en remettre à lui. Cependant le poète prisonnier se permet la plainte, car elle est l'expression devant son créateur de la faiblesse essentielle de la créature humaine.

36. « [...] je vais à la messe, je communie, je me confesse : le Père Séguirand, le Père Anastase et le Père Aubigny en feront foi », *Apologie de Théophile*, op. cit., p. 173.

37. « [...] Jésus m'a mis dans la pensée / Qu'il se fit ouvrir le côté, / Et que sa veine fut percée / Pour laver notre iniquité. », *La Pénitence* [...], v. 85-90, op. cit., p. 150.

38. « Si mon offense était un crime, / La calamité qui m'opprime / Dans les horreurs de ma prison, / Ne pourrait sans effronterie, / Vous demander sa guérison », *Requête de Théophile à Nosseigneurs de Parlement*, v. 31-35, op. cit., p. 183.

39. « Je maudis mes jours débauchés, / Et dans l'horreur de mes péchés / Bénissant mille fois l'outrage

Qui m'en donne le repentir, / Je trouve encore en mon courage / Quelque espoir de m'en garantir. », *La pénitence de Théophile*, v. 67-72, op. cit., p. 150.

40. *Apologie de Théophile*, op. cit., p. 174-175.

41. « Voici encore un flot d'injures où il écume avec plus de fureur : il m'appelle athéiste, corrupteur de jeunesse et adonné à tous les vices imaginables. Pour athéiste, je lui réponds que je n'ai pas publié comme lui et Lucilio Vanini les maximes des impies qui ont été autant de leçons à l'athéisme, car ils les ont réfutées aussi bien l'un que l'autre, et laissent au bout de leur discours un esprit faible fort mal édifié de sa religion. », *Apologie de Théophile*, op. cit., p. 173. Cette fiction polémique d'un Garasse objectivement complice de Vanini est une contre-attaque à une insinuation du Jésuite dans *l'Apologie du P. Garassus*, sur laquelle s'appuie Mathieu Molé dans son projet d'interrogatoire pour accuser le poète de croire « qu'il n'y a point de puissance, rien autre que nous devons regarder, que la nature, comme la puissance et félicité souveraine des hommes et de tout ce qui est mortel aussi bien que des bêtes, conformément à la doctrine de son maître Vanini, athée brûlé à Toulouse, au livre qu'il a fait *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium* ». Cité par Frédéric Lachèvre, dans *Le Procès du poète Théophile de Viau*, op. cit., t. I, p. 388, n. 2.

42. « Ils croyaient me voyant sans peine / Quelque fonds qu'on me dérobat, / Que c'étaient de feuilles de chêne / Avec la marque du sabbat, / Ils disaient entre eux sourdement / Que je parlais avec la Lune / Et que le diable assurément / Était auteur de ma fortune. », *Requête de Théophile au Roi*, v. 77-84, op. cit., p. 153-154.

Ces deux indices supposés de l'exercice de la sorcellerie, l'« accointance » avec la lune et la fausse monnaie, seront aussi imputés au héros de Cyrano au moment de son arrestation et dans sa prison.

43. « Il est vrai que je suis honteux du travail que me donne une si chétive besogne ; et à moins que d'être dans le cachot, j'y plaindrais les heures et le papier, car il en fait autant qu'à quelque chose de bon, comme autant de coups de marteaux à battre un double qu'une pistole. », *Apologie de Théophile*, op. cit., p. 170.

44. *Apologie de Théophile*, op. cit.

45. *Ibid.*, p. 171.

46. *Ibid.*, p. 172.

47. *Ibid.*, p. 177.

48. « Mais pour ce que l'esprit est prompt et la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien succombe-t-il en ces combats ? Voire qui jamais en ce monde en a été pleinement victorieux, que le fils Éternel de Dieu ? », *ibid.*, p. 178.

49. *Théophile en prison*, op. cit., p. 51.

50. *Ibid.*, p. 59.

51. *Théophile en prison*, op. cit., p. 60. L'accusation est développée dans l'Apologie de Théophile. Le poète réplique alors à l'accusation de pratiquer « tous les vices imaginables » : « Vous en avez, Père Révérend, de bien pires : les vôtres ne sont pas imaginables ; car qui pourrait imaginer qu'un religieux fût calomniateur, et qu'un homme de la Compagnie de Jésus exerçât le métier du Diable ? Qui pourrait imaginer qu'un docteur comme vous êtes de réputation et d'autorité reçue, eût des gens à gages dans les cabarets, dans les bordels, et dans tous les lieux de débauche les plus célèbres, pour savoir en combien d'excès et de postures on y offense Dieu ? », *ibid.*, p. 174.

52. *Apologie de Théophile*, op. cit., p. 181.

53. « Mon jeu ma danse et mon festin/ Se font avec Saint Augustin/ Dont l'aimable et sainte lecture/ Est ici mon contrepoison/ En la misérable aventure/ Des longs ennuis de ma prison./ Celui qui d'un pieux devoir/ Employa l'absolu pouvoir/ A borner ici mon étude, / L'envoya pour m'entretenir/ Dans cette étroite solitude/ Dont il voulut me retenir. » *La Pénitence de Théophile*, v. 19-30, op. cit., p. 148-149.

54. « Si ma muse est assez punie, / Permettez que dorénavant / Elle soit sans ignominie, / Afin que votre honneur puisse trouver des vers / Dignes de les porter aux yeux de l'Univers. » *Requête à Nosseigneurs de Parlement*, v. 106-110, op. cit., p. 185.

55. *Très humble requête de Théophile à Monseigneur le premier Président*, v. 125-130, op. cit., p. 189.

56. *Requête de Théophile à Nosseigneurs [...]*, v. 11-18, op. cit., p. 182.

57. « Déesses, il vous faut hâter, / Le Soleil n'a que demie-heure / Tous les jours à me visiter. » *Remerciement de Théophile à Corydon*, v. 18-20, op. cit., p. 189.

58. *Prière de Théophile aux poètes de ce temps*, v. 1-3, op. cit., p. 194.

59. « Beaux esprits, si chers à la gloire, / Et sans qui l'œil de mémoire/ Ne saurait rien trouver de beau,/ Ecoutez la voix d'un poète/ Que les alarmes du tombeau/ Rendent à chaque fois plus muette », *ibid.*, v. 7-12, op. cit., p. 195.

60. *Théophile à son ami Chiron*, v. 43-54, op. cit., p. 193-194.

61. *Remontrance de Théophile à Monsieur de Vertamont conseiller en la Grand'Chambre*, v. 19-30, op. cit., p. 199-200.

62. *Ibid.*, v. 35-36.

63. La thématique chrétienne du discours carcéral développée par Théophile a prouvé, en obtenant la libération du poète, son efficacité pragmatique. À propos du jugement de la cour, jugé insatisfaisant et stigmatisant pour toute l'activité poétique, l'anonyme auteur de l'Élégie sur l'arrest de la cour publiée à l'issue du procès, invite à distinguer le christianisme authentique dont se réclame le poète du catholicisme hypocrite et intrigant représenté par les Jésuites et malencontreusement approuvé par le roi à travers le jugement de sa cour de justice, au risque de compromettre son titre multiséculaire de « Roi très chrétien » : « Cette sévère loy, ceste sentence inique/ Contre un homme de bien/ Se pourroit bien donner sous un roy catholique, / Mais non pas Tres-Chrestien ».

AUTEUR

MICHÈLE ROSELLINI

École normale supérieur Lyon